

Bon sang peut très bien mentir.

Ce jour-là, Monsieur Victor Petitjean se réveilla avec une sorte de vague à l'âme qui fit qu'il jugea préférable de rester au lit.

- « On ne force pas sa nature, oh que nenni ! », proféra-t-il avant de tenter (en vain d'ailleurs) de rattraper un rêve qui s'effiloçait.

Monsieur Victor Petitjean était un petit rentier replet d'une oisiveté confondante. Il vivait dans une vieille demeure qui se décomposait lentement, sûrement, mais il n'en avait cure : il n'avait aucun héritier et estimait qu'il serait parfaitement saugrenu d'entreprendre de quelconques travaux pour requinquer cette bâtisse qui, de toute façon, lui survivrait.

Il savait d'ailleurs qu'il serait peu judicieux de laisser des ouvriers (qu'ils fussent maçons, menuisiers, ramoneurs, peintres, plombiers ou autres spécialistes) pénétrer chez lui et zieuter d'un peu trop près les murs, les boiseries, les plafonds (et faux-plafonds !) et autres carrelages. Sans parler du jardin !

Car sa maison n'était pas une maison comme les autres...

Ce jour-là, donc, Monsieur Victor Petitjean se leva peu avant midi, omit de se rafraichir, se vêtit rapidement et s'en alla vers le bistrot le plus proche où il avait ses habitudes. Ses compagnons de l'apéro l'attendaient de pied ferme... Car il savait être généreux.

Personne ne savait trop d'où lui venait une certaine opulence (on parlait même parfois carrément de richesse !) qui lui permettait de dépenser sans compter. Il n'avait jamais travaillé, cela était certain et évident. Mais lui, qui était du genre

bavard et même vantard, devenait plus silencieux qu'une carpe aphone dès que l'on abordait la question de l'origine de ses biens.

Il y avait là un mystère...

Levons un coin du voile.

Monsieur Victor Petitjean était un enfant on ne peut plus légitime né d'un père on ne peut plus naturel. Entendez par là que le père de notre Victor (lui-même nommé Victor Petitjean) était le fruit d'amours furtifs entre Paulette Ducoin et... chut !

Un Petitjean qui passait par là reconnut Victor-père sans être pour le moins du monde responsable de son existence.

Mais le père biologique de ce Victor-père, bien que géniteur éphémère et passager s'il en est, n'était pas un ingrat. Il légua à son rejeton une de ses nombreuses habitations. Car il était riche. Immensément riche !

C'est ainsi que notre Victor se retrouvait propriétaires d'une maison vraiment pas comme les autres. Si peu comme les autres que, lorsque l'on écartait une des planches du lambris de chêne, on voyait dégringoler des liasses de billets ; lorsque l'on soulevait une des lattes du parquet, on voyait briller des lingots et des pierres précieuses ; lorsque l'on voulait quelque peu jardiner, on tombait sur des coffrets contenant des Louis d'or. A profusion !

Le grand-père de Victor Petitjean se prénomrait Arsène. C'était Arsène Lupin ! Et cette maison était celle où le gentleman-cambrioleur avait coutume de planquer le fruit de ses rapines.

Or donc, ce jour-là, le petit-fils d'Arsène sirotait son apéro avec quelques coquins de son espèce. Comme chaque jour, leur conversation zigzaguait d'un sujet à l'autre : cela allait de la crise financière au réchauffement climatique, du dernier transfert réalisé par le Réal de Madrid au prochain divorce d'Angelina

Jolie. Quel que soit le sujet abordé, chacun de ces piliers de comptoir affichait une assurance péremptoire qui reposait sur une méconnaissance totale et absolue.

-« Tiens, fit l'un des comparses, z'avez vu le drame chez les z'Engliches ? »

-« Quoi donc ? Bébette II se retrouverait enceinte ? »

-« La pouliche du Charlot veut virer sa belle-doche ? »

-« Ben non, bouffi ! Un des petits-fils de la couronne va se marier et... »

-« Ah ! On s'rait invités à la noce ? »

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous au courant du drame qui se jouait à London. Un des princes héritiers allait convoler en justes noces et une cérémonie grandiose allait être organisée et présentée au bon peuple. Or, selon les impératifs du protocole britannique (particulièrement tordu et biscornu !), le prince allait devoir porter pour la circonstance la couronne de son aïeule la reine Victoria décédée en 1901.

Cette couronne était conservée, dans un coffre inviolable, depuis le décès de la grande souveraine ; la dernière « apparition » de cette fameuse couronne eut lieu en 1899, lorsque la reine la porta lors d'une séance extraordinaire à la chambre des Lords. Depuis, plus rien !

Et lorsqu'on la sortit de son coffre, en 2017, on remarqua immédiatement que l'incroyable, l'ineffable, l'inconcevable s'était produit : l'énorme diamant qui ornait le sommet de cette couronne avait disparu !

« L'œil du Prince » tel était le nom de cette pierre fabuleuse. De la taille d'une noix, de couleur bleu-gris, elle pesait exactement 3106 carats et provenait d'une mine d'Afrique du Sud. Elle était le diamant le plus gros jamais connu et,

forcément, le plus cher jamais vendu à la couronne. Valeur marchande incalculable, valeur symbolique inestimable.

Il était donc vraisemblable que ce vol, d'une hardiesse inouïe avait été commis en 1899 lors de la dernière sortie de la couronne. Or, le protocole (tordu et biscornu, on vous le rappelle) était formel : pas de mariage sans la couronne. Évidemment couronne avec diamant. Of course.

-« Aie, aie, aie... » se dit Monsieur Victor Petitjean. 1899 et mon pépé qui est né en 1874. Il avait 25 ans... pas encore au sommet de son art mais déjà pas mal doué, l'Arsène...

Prétextant un rendez-vous urgent, il laissa ses compagnons de beuverie accrochés au comptoir et rentra promptement chez lui.

Bien que peu au courant des nouvelles technologies, il parvint à trouver sur Internet une succincte description du diamant. Succincte mais suffisante : il avait compris.

Dans une des chambres du second étage, il souleva la 17^e latte du parquet en partant de la cheminée, plongea sa main dans les tréfonds de la vieille maison, chassa quelques araignées et en ressortit un coffret empoussiéré.

« L'œil du Prince » brillait de mille feux.

-« Sacré Pépé, va ! ». Il redescendit dans son salon et, homme de principes, acheva les libations apéritives que la brûlante actualité avait méchamment interrompues.

On se trouvait alors dans une sorte de creux médiatique. Point d'attentats tout frais, point de révolutions ni de crises gouvernementales imminentes. Dans ces cas-là, rares il faut le dire, les journalistes sautent à pieds joints sur des sujets de moindre importance dont ils font leurs choux gras dans l'attente de mieux. Le monstre du Loch Ness restant caché dans ses eaux profondes et les Martiens

restant discrets, le vol de « l'œil du Prince » eut tous les honneurs de la presse européenne.

Ce qui toucha particulièrement le grand public était le fait que sans couronne pas de mariage ! Le pauvre couple de fiancés en était réduit à attendre que Scotland Yard ait résolu cette affaire pour pouvoir, enfin, convoler et pratiquer dans la plus stricte légalité ce qu'il pratiquait depuis bien longtemps dans la clandestinité.

-« Scotland Yard, mon œil » ricana Monsieur Victor Petitjean en se resserrant un Ricard bien tassé. Effectivement, il voyait mal comment les soi-disant limiers du Yard pourraient venir dénicher le diamant que son grand-père avait planqué, sous la 17^e latte du parquet en partant de la cheminée dans la chambre du second étage, plus d'un siècle auparavant.

Monsieur Victor Petitjean n'avait hérité d'aucune des qualités de son illustre grand-père : il n'était pas particulièrement intelligent, pas courageux pour une datte, ni doté de la moindre imagination. Mais il n'était pas non plus malhonnête et cela le tourmentait parfois (mais pas très souvent cependant...) de profiter des larcins de Lupin pour mener sa petite vie de rentier rondouillard.

-« Quand même... c'est bien triste pour ces deux jeunes-gens. Ne pas pouvoir se marier parce que... ». En disant cela, il contemplait le lourd diamant qu'il avait déposé sur la toile cirée de la table de sa cuisine et qui reflétait ses milles éclats dans des restes de cassoulet.

Les jours qui suivirent, les journalistes n'eurent toujours pas le moindre attentat à se mettre sous la dent. Le calme plat, même pas un scandale un peu croustillant à jeter en pâture à leurs lecteurs. Alors, ils ressortirent le vol du diamant et en remirent une couche. Grâce à eux et à leurs titres ronflants, « l'œil du Prince » devint le sujet à la mode ; on ne parlait plus que de cela.

Les jeux de mots étant faciles entre le nom du diamant et le titre du fiancé privé de copulation légale, un journal de la capitale titra :

« Ce matin, « l'œil » est le prince du monde ».

Cela attrista sincèrement Monsieur Victor Petitjean. Il se sentait un peu responsable du malheur affiché par les infortunés fiancés.

-« Bof, se dit-il, au fond j'ai pas besoin de ce caillou pour vivre. Avec tout ce que Pépé a accumulé dans sa baraque, j peux vivre aussi vieux que Matusalem sans même entamer mes réserves. J'm'en vais leur refiler leur caillasse. »

Oui, mais comment procéder ? Il se voyait mal débarquer à Buckingham, demander à parler à la reine et lui remettre le diamant...

-« Mes respects M'dame ! Je crois bien que cette bricole de pierre a glissé dans la poche de mon grand-père à l'insu de son plein gré. »

Cela ne se fait pas. Oui mais comment faire ?

Ayant le sens des valeurs, il décida de suivre la voie hiérarchique. Il emballa « L'œil du Prince » dans du papier Kraft bien résistant et s'en alla vers l'ambassade dont il avait trouvé l'adresse via Internet.

Cela n'alla d'ailleurs pas sans peine. Il s'échina en vain à trouver une ambassade d'Angleterre. Inconnu au bataillon. Curieux ça... Ambassade de Grande-Bretagne alors ? Rien non plus ! Il savait que les Anglais étaient des individus bizarres mais quand même. C'est un peu par hasard qu'il finit par dénicher l'Ambassade du Royaume-Uni qui avait des relents très british et qui, par bonheur, se trouvait à deux pas de chez lui.

Lorsqu'il voulut franchir le seuil, une sorte de colosse roux lui barra le passage. Il eut beau baragouiner dans un sabir approximatif qu'il apportait le fameux

diamant qui manquait à la couronne du prince héritier et que c'est pour ça, vu que...

Rien n'y fit, il se fit éjecter.

-« *You devoir demander rendez-vous secretary. Understood ?*

Il demanda donc un rendez-vous. Un de ses copains de bistrots, qui avait effectué un assez long séjour dans une prison américaine, connaissait encore quelques mots d'anglais et lui rédigea le document demandé sans préciser l'objet de la requête.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, une réponse favorable ne se fit guère attendre.

Il se rendit donc une seconde fois à l'ambassade du Royaume-Uni. L'espèce de colosse roux le vit s'approcher d'un œil malveillant mais, ayant considéré la convocation que Petitjean lui mit sous le nez, il indiqua, d'un mouvement de menton, la marche à suivre.

Le petit-fils d'Arsène fut reçu par un huissier naphtalisé et amidonné. Avec une raideur plus que cadavérique, il le conduisit dans un petit bureau aux dimensions lilliputiennes. C'était l'antre de la dactylo du troisième secrétaire d'un vague attaché de mission. Elle était rousse, avait des dents de lapin, puait le gin et ne comprenait pas un traitre mot de français.

Quand le bon Victor lui montra « L'œil du prince », elle crut que son interlocuteur était une sorte d'obsédé qui lui faisait une déclaration d'amour. Elle rougit jusqu'au plus profond de sa prude personne, jamais exploré à ce jour, et sonna l'huissier qui prit un malin plaisir (il avait voté en faveur du Brexit !) à jeter l'importun sur le trottoir.

On aurait tort d'imaginer que Monsieur Victor Petitjean allait se décourager pour si peu. Il savait très bien – et son grand-père en avait été la preuve la plus

éclatante qui soit ! – que si l'on vous refuse la porte d'une maison, il vous reste les fenêtres, les soupiraux, les tabatières et, au pire, les égouts.

Il fallait savoir attendre l'occasion. Il alla acheter un journal et, le plus benoitement du monde, il le déploya et fit mine de le lire, adossé à la façade de l'Ambassade.

-« Sacredieu, se dit-il car il avait conservé quelque chose de la superbe du bel Arsène, il, finira bien par entrer un fournisseur et alors... »

Alors, Il ne fallut pas là plus de deux minutes pour que trois policiers en civil lui sautent dessus. Un violent coup de poing à l'estomac, agrémenté d'un coup de genou dans ses parties nobles et sensibles, abrégèrent notablement les timides explications qu'il tenta de fournir. Il se retrouva, comme par enchantement, dans la cellule du commissariat qui, comme chacun le sait, dans ses cas-là, est toujours le plus proche.

Personne ne crut son histoire, on lui rit au nez, on le tabassa et on le condamna.

Sa conduite exemplaire lui valut une remise de peine et il ne passa que trois ans en prison. Entretemps, « L'œil du prince », toujours emballé dans son papier Kraft, fut restitué à ses légitimes propriétaires et le prince héritier put se marier selon les normes prévues par le protocole toujours aussi tordu et biscornu. Selon une vieille coutume anglaise, un enfant naquit moins de trois mois après la cérémonie.

A sa sortie de prison, Monsieur Victor Petitjean retrouva avec plaisir sa maison mais surtout ses bons vieux copains de bistrot.

Un jour, après avoir éclusé quelques pastis, un des poivrots de service dit :

-« Z'avez appris au Vatican ? »

-« Quoi ? Le pape réclame des alloc' pour ses rejetons ? »

-« Pis que ça, enflure ! Ils viennent de constater que l'authentique tunique du Christ leur a été piquée. Et ça ne daterait pas d'hier... »

« Merde alors ! se dit le respectable Victor Petitjean. Ce vieux machin bouffé aux mites dans la garde-robe de Pépé, ce serait... »

Et il courut chez lui sans achever son verre.